

## LE DIMANCHE DES RAMEAUX

LES très grandes réformes portant sur la Vigile pascale, puis sur les solennelles célébrations des jeudi et vendredi de la Semaine sainte, feraient peut-être considérer la réforme touchant le dimanche des Rameaux comme de secondaire intérêt : simple remaniement des rubriques n'affectant en rien le mystère.

En fait, ces réformes n'étaient guère attendues dans la communauté des fidèles et, par suite, encore moins désirées. Nous voudrions en montrer la signification et la portée profondes.

Ces réformes portent sur la cérémonie propre des Rameaux; car la messe n'est retouchée que dans des détails fort secondaires.

Or, c'est presque un retournement des perspectives qui va s'accomplir du fait : 1) de la *simplification des rites de bénédiction*; 2) de la *solennisation majeure de la Procession*; et 3) par suite, du *retentissement que la nouvelle liturgie exercera sur toute la célébration pascale*.

### I. — LA BÉNÉDICTION DES RAMEAUX

Le contraste entre l'ancienne et la nouvelle bénédiction est saisissant : tandis que précédemment nous avons un cérémonial prolix qui comportait :

l'antienne *Hosanna*;

l'oraison *Deus quem diligere*, qui synthétisait le mystère pascal de la mort et de la Résurrection;

la lecture de l'*Exode*, rappelant le campement des Israélites à la palmeraie d'Elim;

le graduel *Collegerunt pontifices*, évoquant le concilia-bule des Juifs et *In monte Oliveti*, rappel de l'agonie de Gethsémani;

l'évangile *Cum appropinquasset*, de l'entrée triomphale à Jérusalem;

l'oraison *Auge fidem*, de bénédiction;

la préface spéciale, chantant le témoignage des créatures et des confesseurs devant les puissances de ce monde.

Enfin suivaient *six oraisons*, évoquant le rameau porté par la colombe à Noé, et implorant le secours de Dieu, sa protection sur les maisons; célébrant le combat victorieux du Christ, en sa résurrection, et l'espoir de notre propre victoire, si nos cœurs s'ouvrent à la venue du Christ.

Il n'est pas nécessaire de souligner l'emphase de ces prières, dont on a pu écrire qu'elles se présentaient « sous la forme d'une messe qui n'a pas de consécration ni de communion. La consécration étant remplacée par la bénédiction des Rameaux<sup>1</sup> ». Était-ce une heureuse assimilation ?

De son côté le cardinal Schuster observait, dans son *Liber Sacramentorum*<sup>2</sup> que cet ensemble, si majestueux d'apparence, était le fruit de contaminations malheureuses : « Ces différentes pièces constituaient primitivement une série de collectes de *rechange*. Aujourd'hui, la cérémonie est devenue très prolixé, puisque toutes ces diverses formules de bénédiction, préface, collectes, qui, au début, se *substituaient* l'une à l'autre, ou plutôt *s'excluaient* l'une l'autre, font partie intégrante dans le missel actuel de la cérémonie de la bénédiction des palmes. Il en est sorti une fonction pieuse, à la vérité, mais peut-être *sans proportion ni harmonie*; ce qui révèle sa tardive introduction dans la liturgie romaine. »

Tardive ? Oui, si l'on se reporte aux origines, mais qui pour nous présente une vénérable antiquité, puisque tous ces textes se trouvent avec une seule exception dans les Pontificaux romains du XII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Il y a là une tradition

1. PIUS PARSCH, *Le guide dans l'année liturgique*, t. III, p. 8.

2. Traduction, t. III, p. 215.

3. Voir ANDRIEU, *Le Pontifical romain au moyen âge*, t. I, pp. 211 et sq.

qui n'a été reprise généralement en France qu'au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Nos liturgies gallicanes du XVIII<sup>e</sup> siècle témoignaient de beaucoup plus de sobriété et c'est à cette sobriété qu'une fois encore reviennent les réformes récentes.

Car, de toute cette foison, le décret ne garde que l'antienne *Hosanna*, suivie d'une seule *oraison* de bénédiction, de signification assez générale. Disparaît l'insistance sur le symbolisme attaché aux palmes, ainsi qu'aux rameaux d'oliviers, emblèmes de victoire ou de paix. Non que ce symbolisme soit désavoué. Et non plus que ces suppressions aient comme but de réduire une cérémonie trop longue. Mais parce que, comme il est arrivé si souvent, des éléments secondaires ont étouffé, sous leur développement anormal, la réalité substantielle, qu'ils ne devaient qu'accompagner discrètement. Le cardinal Schuster parlait de manque de « proportion » et d'« harmonie ». Il faut voir là bien autre chose qu'une question d'esthétique. En fait, nous nous trouvons en face d'un phénomène d'excroissance, qui dévorait la sève, au bénéfice de « gourmands », comme disent si justement les horticulteurs. L'imagination et la sentimentalité populaires se nourrissaient aux dépens du mystère essentiel, en s'attardant à des aspects plus faciles, et (au sens technique) plus « amusants ». Ce qui ne veut pas en dénoncer l'erreur, mais simplement le manque d'à-propos<sup>4</sup>.

4. Un exemple frappant de cette tendance populaire de la dévotion se trouve dans le culte d'adoration de l'Hostie prenant le pas, dès le moyen âge, sur la communion. On sait la résistance qu'a éprouvée le décret interdisant d'exposer le Saint-Sacrement sur l'autel où l'on célébrait le Sacrifice. Cas d'une excellente chose, pleine d'attraits, se substituant au mystère substantiel. Ainsi de beaucoup de dévotion que Rome a dû réduire à de plus justes hiérarchies.

Dans le cas présent, ne voit-on pas quelque déviation dans les commentaires de Pius Parsch, insistant sur la Préface, donnée comme une antique préface des martyrs, et voyant dans la réception solennelle de palmes « notre promotion annuelle à la dignité de chevaliers et de martyrs », au point qu'en recevant les rameaux nous nous déclarons martyrs et promettons de l'être pour confesser la foi. « Quand nous suspendons le rameau béni dans notre chambre, souvenons-nous toute l'année que nous sommes voués au martyr. » Aussi bien, « c'est comme chevaliers du Christ que nous sommes dignes de suivre le Seigneur, le roi des martyrs, dans son combat héroïque... » (*Le Guide*, pp. 10-11). Beaucoup plus justes les très belles considérations sur le triomphe du Christ dans *l'Année du Seigneur*, de A.-E. LOEHR, II, pp. 9-18.

C'est à l'essentiel de la liturgie de ce jour que l'*Ordo* va nous ramener. *Qui est le triomphe du Christ.*

## II. — LA PROCESSION TRIOMPHALE

Sur le terrain ainsi déblayé, c'est ce triomphe qui doit s'affirmer, retenant toute notre attention; nous verrons plus loin pourquoi.

Le nouvel *Ordo* va maintenant s'appliquer à donner aux rites tout leur éclat<sup>5</sup>.

On sait assez combien était étriquée la cérémonie qui constituait cependant le cœur de la liturgie des Palmes.

La distribution elle-même n'était accompagnée du chant que des deux antiennes *Pueri Hebraeorum*, indéfiniment répétées, « *quousque*, disait la rubrique, *ramorum distributio finiatur* »! Le nouvel *Ordo* donne à ce chant une ampleur magnifique, par les psaumes antiphonés : psaume 23, *Domini est terra*, et psaume 46, *Omnes populi*, auxquels les antiennes, reprises par le peuple tous les deux versets, vont donner un caractère de joie exultante et conquérante, qui devra trancher sur la languissante mélodie trop habituelle en nos assemblées. Ayant expliqué aux fidèles ces psaumes, il faut espérer que toute la foule reprendra d'une voix puissante les Hosanna, qu'il est trop facile de laisser tomber sur une mélodie qui s'éteint alors qu'elle devrait éclater de plus en plus enthousiaste.

Sur quoi, sera chanté solennellement l'évangile : *Cum appropinquasset*, qui, parfaitement en place, cette fois, emportera dans un élan joyeux tous les fidèles, porteurs des branches, que, faute de palmes, on espère néanmoins verdoyantes<sup>6</sup>.

Et voici qu'il va falloir choisir : serons-nous, oui ou non, capables de ressusciter les splendeurs de notre liturgie pascale ?

5. Il prescrit les vêtements *rouges* de triomphe.

6. Combien défailants de toute signification les médiocres brins de buis, qui évoquent les tristes bordures de nos jardins de presbytères, plus que les pavois de triomphe. Et que nul ne s'avise de brandir dans ces transports que comportent les psaumes, mais que proscrivent la retenue et la gravité des bonnes mœurs. *Imitamini quod tractatis !*

Le cortège s'ouvre par la Croix, *non voilée*, entourée par les lumières, enveloppée par les encens « fumigants », escortée par les célébrants et suivie par les fidèles.

Et c'est ici que la rubrique nouvelle nous ouvre des perspectives trop oubliées qui donnent cependant à la liturgie de ce jour sa signification et sa grâce. L'*Ordo* veut engager le peuple chrétien dans un vrai témoignage de foi et d'amour, par ce qu'il ne faut pas craindre d'appeler un *scénario*, qui se situe au tout premier rang des sacramentaux.

Le numéro 17 de l'*Ordo* porte :

« Que la Procession se développe, s'il est possible, par quelque itinéraire assez long (*longiorem*). Mais, s'il existe une autre église, où l'on puisse facilement accomplir la bénédiction des rameaux, rien n'empêche qu'on la fasse en ce lieu; et qu'ensuite la procession se dirige vers l'église principale. »

Ces quelques lignes, pour discrètes qu'elles soient, ne proposent rien moins que le retour aux plus authentiques traditions chrétiennes. Si nous croyons au principe fondamental de la liturgie, nous comprendrons que va se jouer, si l'on peut dire, une partie décisive. Allons-nous retrouver enfin le sens plénier de ce que l'Église entend par ses processions; et qui n'est certes pas de nous faire tourner en rond, sans autre but que de déployer une pompe plus ou moins languissante.

Le seul mot *longiorem* indique assez que, *sortant de l'église, le cortège de la communauté entière procède à une véritable marche*, sacrée, qui prendra son sens et infusera sa grâce intérieure dans la mesure où elle entraînera les fidèles à conduire triomphalement le Christ jusqu'à Jérusalem, figurée par l'église (principale).

Combien éloignée de cette vérité mystique, la coutume générale qui fait sortir seuls les célébrants sous le porche de l'église, dont on referme sur eux les portes, pour un pauvre faux-semblant d'entrée. On voudrait faire uniques responsables de cette dénaturation du rite les règlements civils interdisant à la chrétienté de se montrer sur la voie publique. Du moins le cimetière, s'il entoure encore l'église, ou le terrain vague (qui pourrait d'ailleurs, comme parfois, prendre l'aspect honorable d'un jardin), permet-

trait sans scandale de sortir vraiment de l'église. Le fait que les fidèles demeurent à l'intérieur fausse gravement ou évacue la signification du rite prescrit<sup>7</sup>.

Mais il faut aller plus loin. A supposer que toute la communauté se déploie en un long parcours, pour revenir solennellement à l'église, on voit ce qu'il y a de factice dans le fait de sortir uniquement pour rentrer. Le bon sens ne manquera pas de suggérer aux sages qu'il eût été plus simple de ne pas sortir du tout. Évidemment.

Aussi bien, n'est-ce en aucune façon ce que les vénérables traditions tant de l'Orient que de l'Occident nous présentent.

On sait ce qu'était à Jérusalem vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle la solennelle procession des Rameaux. Vers une heure de l'après-midi du dimanche tout le peuple se rendait au mont des Oliviers avec l'évêque. Hymnes, lectures, antiennes se prolongeaient jusque vers trois heures, on montait de là à l'église de l'Ascension, où, de nouveau, hymnes, lectures et antiennes se succédaient pendant deux heures. On lisait alors l'évangile de Matthieu (21, 8-9), racontant le cortège joyeux des enfants porteurs de palmes. Puis l'évêque et le peuple se mettaient en route au chant des hymnes et des antiennes, répondant toujours : « *Béni celui qui vient au nom du Seigneur!* » Tous les petits enfants du pays, jusqu'à ceux qui ne peuvent pas marcher, parce qu'ils sont trop jeunes, et que leurs parents portent au cou, tous tiennent des rameaux, les uns de palmiers, les autres d'oliviers; et ainsi on escorte l'évêque à la manière dont le Seigneur a été escorté ce jour-là. Du haut de la montagne jusqu'à la ville, tout le monde fait tout le chemin à pied; même les matrones, même les hauts personnages, tous escortent l'évêque, en disant les répons. On va lentement, lentement, pour ne pas fatiguer le peuple. Le soir est venu quand on arrive à l'*Anastasis*<sup>8</sup>. Bien qu'il soit tard, on fait pourtant *lucernaire*<sup>9</sup>, puis encore la prière à la Croix; et on congédie le peuple.

7. C'est ici que se mesure encore l'anomalie de paroisses géantes, qui interdit toute participation véritable des fidèles au cérémonial liturgique.

8. La rotonde qui recouvrait le tombeau du Christ.

9. L'office des « *lumières* » qui se prolonge jusqu'à la tombée de la nuit et qui termine la journée. Voir *Le voyage d'Éthérie aux Lieux saints*.

Évidemment la liturgie de Jérusalem est servie par les lieux sacrés où la chrétienté retrouve les traces mêmes des pas du Sauveur. Mais l'Occident en a retenu la leçon essentielle : à savoir que la communauté se rassemble en un *lieu extérieur à la ville*, et que c'est de là qu'elle part, avec les palmes, pour faire cortège à l'évêque, représentant le Seigneur.

Il est très remarquable que c'est ainsi qu'en plein Paris l'antique tradition palestinienne inspirait la procession des Rameaux.

Les missels parisiens du XIV<sup>e</sup> siècle nous témoignent d'une liturgie qu'on croirait calquée sur celle de Jérusalem. Il vaut de la rappeler, car elle est un exemple qui fait autorité.

« *Congregatis processionibus in ecclesia Beate Marie, capiceriis portantibus capsam et tribus clericis in albis paratis, tres textus, exitur de ecclesia nichil cantando. Et sic eundem est usque ad ecclesiam sancte Genovefe de Monte. In cuius introitu nichil et dicitur. Facta autem benedictione palmarum et ramorum ab episcopo... statim legitur evangelium CUM APPROPINQUASSET, ab aliquo de ecclesia sancte Genovefe. Quo finito, statim fit sermo ad populum. Finito sermone, exeundum est de ecclesia nichil dicendo. Cum autem exierit processio de ecclesia, incipitur a cantore antiphona CUM APPROPINQUARET DOMINUS. Cum ventum fuerit ante portam civitatis clausam, ibi sistendum est. Incipitur a III pueris versus GLORIA LAUS. In introitu civitatis incipit responsum INGREDIENTE DOMINO. In introitu ecclesie Beate Marie incipitur antiphona TOTA PULCRA ES. Postea incipitur Introitus de die<sup>10</sup>. »*

L'auteur de l'*Histoire de sainte Geneviève* (Paris, 1878) précise quelques détails intéressants (p. 261). « La procession se rendait de la cathédrale, par le Petit-Pont, la rue Saint-Jacques et la rue des Grès, à la basilique sans chanter. Quand on était arrivé, l'évêque y faisait la bénédiction des rameaux. Après quoi, un Génovéfain chantait l'évangile *Cum appropinquasset*, et un docteur prononçait ensuite un sermon. En sortant de Sainte-Geneviève, la procession

10. Voir LEROQUAIS, *Les Sacramentaires*, I, XIX, et II, 180. D'autres Missels sont cités contenant la même rubrique : II, 246, 248, 249, 366. Et du XV<sup>e</sup> siècle : III, 1, 21, 25, 38, 39.

chantait le répons *Cum appropinquasset*, et faisait une station au collège de Lisieux; puis s'en allait, par la rue Saint-Jacques, jusqu'à la porte de la Cité, au Petit-Châtelet, où les maisons étaient tapissées et des bancs placés des deux côtés pour asseoir les chanoines. On chantait alors le répons *Gloria, laus et honor*; à la fin duquel l'évêque en habits pontificaux venait chanter *Attollite portas*, à la porte de la prison, y entrait et délivrait un prisonnier, qui suivait l'évêque jusqu'à Notre-Dame, en portant sa queue en signe de gratitude. A l'entrée de la cathédrale, on chantait l'antienne *Tota pulchra es*<sup>11</sup>. »

Or, voilà à quoi nous invite le nouvel *Ordo*, timidement, il est vrai et par mode de simple proposition, mais qui mettrait certaines fidélités à l'épreuve. Ce bel enthousiasme liturgique, qui s'impatiente volontiers des lenteurs de Rome à entrer dans le « mouvement », va-t-il faire honneur aux suggestions qui, cette fois, précèdent et dépassent peut-être nos désirs? Nous dirons plus loin quels intérêts spirituels sont en jeu.

\*  
\*\*

Supposant donc la chrétienté rassemblée en ce lieu extérieur, et peut-être extérieur même à la ville, voici que la vraie procession commence sur un ton d'enthousiasme que souligne avec emphase le nouvel *Ordo*. Le choix des chants proposés<sup>12</sup> ne laisse aucune équivoque. Outre les antiennes triomphales : *Occurrunt turbae*, — *Cum Angelis*, — *Turba multa*, on ajoute le joyeux texte de saint Luc :

11. On sait que la basilique Sainte-Geneviève était le lieu le plus sacré pour les Parisiens. Il serait intéressant de retrouver des cérémonies analogues en d'autres villes épiscopales. Leroquais relève qu'à Chartres, au XIII<sup>e</sup> siècle, on se rassemblait à l'église abbatiale de Saint-Chéron, où se faisait la bénédiction, pour ensuite se rendre à Notre-Dame (*op. cit.*, II, 62). A Bayeux, les croix et les processions paroissiales se réunissent à la cathédrale (*ibid.*, III, 64). A Mâcon, c'est à Saint-Étienne que se fait le rassemblement et qu'on procède à la bénédiction, d'où l'on se rendait à Saint-Pierre (*ibid.*, III, 1). Cérémonies analogues à Toulon, etc.

12. La rubrique dit formellement que peuvent être chantées les antiennes suivantes « *omnes vel aliquae*, selon l'opportunité ». Il est remarquable que l'*Ordo* abandonne les trois antiennes, plutôt historiques : *Cum appropinquaret*, — *Cum audisset populus*, — et *Ante sex dies*, pour retenir les trois dernières.



« Toutes les foules en descendant pleines de joie, se mirent à louer Dieu à tue-tête à cause de tous les miracles qu'elles avaient vus, en disant : *Béni celui qui vient comme Roi au nom du Seigneur! Paix sur terre et gloire dans les cieux!* »

Alterné avec le peuple, l'admirable *Gloria, laus et honor*, qui, au travers de onze siècles, nous vient du grand évêque d'Orléans Théodulphe, sera peut-être chanté du ton triomphal qui lui convient. Ce ne sera que si nous savons rendre à une mélodie difficile son essor et son éclat. On peut n'en pas désespérer.

Comme l'*Ordo* prévoit un itinéraire *longior*, il propose le psaume 147 *Lauda, Jérusalem, Dominum*, et plusieurs antiennes, qui répètent les mêmes acclamations au Vainqueur, « *que tous les saints attendaient depuis l'origine du monde* ». Retenons que sont suggérées les hymnes triomphales qui, comme le *Christus vincit*, chantent toujours sans arrière-pensée la victoire vers laquelle s'avance Celui qui va combattre et mourir.

Avec l'antienne *Ingrediénte Domino*, ce sont toujours les *Hosanna* qui escortent l'évêque ou le célébrant montant à l'autel, pour chanter, *tourné vers le peuple*, une dernière oraison qui implore le Christ de faire descendre sa bénédiction et d'étendre sa protection sur les maisons où seront portés les rameaux bénits. Il dépose alors ses vêtements rouges, pour se vêtir de violet. La messe de la Passion va passer en un tout autre registre.

### III. — LA MESSE DE LA PASSION

Rubricalement, il y a peu à dire de cette messe, puisque le texte ancien en est conservé presque en entier.

De minimes détails ne sont à retenir que comme indices de tendances qui s'affirment dans les dernières réformes. Les prières *Judica me* et la confession sont, comme à la messe de la Vigile pascale, supprimées. La bénédiction avant le chant de la Passion est demandée par les diacres. Comme ce sera le cas pour les autres *Passions*, on omet le récit de la Cène, pour commencer à l'Agonie. On termine à la déposition au tombeau, en omettant tout ce qui suit : les femmes veillant au dehors, la démarche des Juifs auprès

de Pilate et le scellement de la pierre. Il est curieux que le prêtre qui doit célébrer une seconde ou une troisième messe ne soit pas tenu de lire encore une fois la Passion, mais seulement les versets de Matthieu 45-52 qui relatent la mort de Jésus<sup>13</sup>.

Mais ce ne sont là que modifications superficielles, qui ne changent en rien le caractère de cette messe en violent contraste avec la cérémonie qui l'a précédée, ou pour mieux dire introduite.

Et c'est ici que l'antithèse, rendue plus éclatante entre le Triomphe et la Passion, doit marquer l'unité mystérieuse de la Semaine traditionnellement dite *Pascale*.

A s'en tenir aux apparences, les événements qui se précipitent à Jérusalem semblent pure incohérence. On ne manque jamais de relever la versatilité de ce peuple de Jérusalem, qui, cinq jours après avoir acclamé comme un Roi celui qu'elle proclamait envoyé de Dieu, le poursuit de ses huées au long de cet autre cortège qui le mène au Golgotha. Les suprêmes insultes et les plus horribles tortures succédant absurdement aux honneurs délirants! La plus noire inconséquence, qui ajoute aux outrages le caractère odieux de la plus cynique trahison. Chaos absurde des passions populaires, bestiales.

Et voilà que la liturgie de ce dimanche rapproche en une heure au point de les confondre en nos esprits, ce que l'événement du moins espaçait sur plusieurs journées, sans nous accorder quelque répit pour passer des scènes glorieuses aux dénouements sanglants. Comment allons-nous franchir le plus brutal sursaut qui hurle les *Tolle! Crucifige!* à nos oreilles, encore bourdonnantes des *Hosanna!* Ne faut-il pas choisir? Ou bien ce dimanche, dit des Rameaux, sera, puisqu'on le veut, un débordement de joie sur les pas de notre Roi Triomphateur, et nous nous laisserons emporter par les ovations du *Christus vincit*. Ou bien nous pleurerons sur l'Ami agonisant et sur le Corps

13. Omission qui surprend, puisque c'est devant une autre assemblée que ce prêtre est supposé célébrer. Il est étrange aussi que, si la messe a été célébrée sans la bénédiction des rameaux (messes privées ou publiques) le prêtre lira, au lieu de saint Jean, l'évangile *Cum appropinquasset*, puisque les réformes précédentes avaient rétabli saint Jean et justement supprimé la lecture de l'évangile de la messe évincée.

sacré couvert de sang; et nous nous abîmerons avec les femmes dans l'horreur. Puisque la liturgie connaîtra son vendredi déchirant, qu'elle ne fausse pas ce Jour du Seigneur et n'empoisonne pas nos chansons par des sanglots! Plus la Commémoration des Palmes sera joyeuse, plus celle de la Passion aura de peine à nous attrister. Ou inversement, si au travers du triomphe se profile trop visiblement la Croix, moins il nous sera possible de nous livrer aux transports. Le cœur de l'homme est trop petit pour recevoir à la fois ces deux torrents contraires. Aussi bien se fera-t-il une raison; et, sachant que tout cela est bien loin, saura-t-il dominer une émotion trop candide. C'est ainsi que s'en tirent la plupart des chrétiens et nous tous qui n'éprouvons aucune honte à n'être ni Jean de la Croix, ni François le stigmatisé, ni Pascal, ni Foucauld. Serait-ce que nous n'avons encore rien compris au Mystère chrétien, et à la radicale dialectique où il se noue indissolublement?

Si le nouvel *Ordo* nous induisait à réaliser que l'événement chrétien, aussi bien dans l'histoire que dans la liturgie, est toujours, comme le disait Kierkegaard, dans la *contemporanéité* et non dans la succession, nous aurions acquis une décisive intelligence du scandale inhérent au christianisme.

Sur une vision plane et statique, qui sépare et oppose, comme le prisme diffracte la lumière et ment, la vraie pédagogie de la foi doit faire prévaloir une *composition* qui seule respecte les antinomies du réel. Dans les amphores de Cana, il y a déjà le vin de la coupe pascale. Dans les langes maternels de Bethléem, il y a le suaire du Calvaire. Dans le *Gloria* des anges de Noël, il y a les sarcasmes des valets. Dans les parfums de Marie au banquet, il y a les huiles de la sépulture. Non pas comme deux éléments hostiles qui se repoussent, mais qui se fécondent et, en vérité, se *constituent*. Il est faux de dire que Jésus est acclamé, *quoique* la même foule le huera; qu'il triomphe à Bethphagé, *quoique* à deux pas il doive demain être traîné par les soldats. Ni inversement on ne doit penser que la Résurrection évacue la Croix.

Celui qu'aujourd'hui on acclame, c'est celui qui va mourir, et parce que sa mort même sera sa victoire. Ce

n'est pas une bonne fortune, mais un terrible combat qui le fait glorieux. Il serait extrêmement décevant de vouloir en ce jour effacer l'ombre qui transparait déjà au travers d'un soleil rayonnant. Comme ce serait trahir que d'arracher à la Croix le titre royal que prophétiquement lui décerne Pilate. *Regnavit a ligno Deus*. C'est dans ses plaies que brille la divinité aux yeux de Thomas. Que disait-il d'autre sur le chemin d'Emmaüs, en essayant de faire comprendre à ces hommes de l'évidence, que ce n'était pas *quoique* mort mais *parce que* mort, que le Christ était entré dans sa gloire. *c'est*

Ainsi est-ce dans la double antinomie à la fois du dimanche des Palmes et dans celle du dimanche de la Résurrection que toute la semaine pascale trouve son unité. Entre ces deux Portiques glorieux et sanglants, sanglants et glorieux, entre ces deux Jours dominicaux, la Semaine du monde, c'est-à-dire le destin entier de l'humanité, se fait paradoxalement cohérente. Et comme toujours l'équilibre ne s'obtient pas en supprimant l'une des forces antagonistes, mais en les nouant plus sévèrement. Toujours le *gagne qui perd*, doublé du *perd qui gagne* sous-tendu à tout l'évangile.

Pour mettre dans une lumière plus vive le double Mystère pascal, l'*Ordo* devait, on le voit, élaguer une frondaison qui retenait indûment les regards. Ce n'est un retour à l'antiquité que parce que c'est une vision plus dégagée des perspectives essentielles.

\*  
\*\*

Est-ce également une intention pastorale qui s'affirme ? On ne peut en douter, si l'on se rappelle les constantes déclarations du Souverain Pontife lui-même depuis *Mediator Dei*. Les commentaires les plus autorisés, ceux du R. P. Antonelli, n'ont jamais manqué de souligner qu'en toutes ces réformes le pape a toujours eu en vue non point l'archéologie, mais sa charge de pasteur.

Il se pourrait néanmoins que cette réforme de la liturgie des Rameaux paraisse à certains plus soucieuse de pureté, pour ne pas dire de purisme, que de plus facile accord avec la sensibilité du peuple chrétien.

Pour une grande partie de notre peuple, « les Rameaux » sont la fête où l'on va à l'église, par ce que « les Rameaux », c'est une commémoration des Morts, auxquels on ne manque pas de porter le buis béni rituel; buis que l'homme laissera encore la femme accrocher au crucifix de la chambre ou au chevron de l'étable parce que cela protège, peut-être (?), du malheur les hommes et les bêtes<sup>14</sup>.

A la procession qui emmenait ces gens au cimetière, croit-on pouvoir substituer la grande Procession triomphale avec chance d'être suivi? Ne renonce-t-on pas à une pratique qui, pour être quelque peu superstitieuse, témoignait et entretenait ce dernier reste — *super-stes* — de religiosité, étincelle fragile à traiter avec tant d'égards!

C'est le problème qui s'est posé chaque fois que les réformes romaines ont dérangé et dépossédé des coutumes populaires, pour restaurer ou instaurer des liturgies plus authentiques. Il n'est que de rappeler le trouble causé par l'instauration de la communion des enfants par Pie X. N'est-ce pas, dans les paroisses du moins, par la crainte de dérouter les vieux chantres et certains fidèles que les curés n'ont pas encore osé pratiquer les textes corrigés par Pie XII du *Magnificat* ou du *De profundis*? N'a-t-on pas assez entendu les bonnes gens se plaindre qu'on leur changeait la religion? Quel soulèvement dans la paroisse si le curé, pour se conformer aux instructions du Saint-Office, fait disparaître une ou deux des sept ou huit statues de la Sainte Vierge, entre lesquelles se partage avec leurs cierges la dévotion rivale des âmes pieuses?

Sans nier le problème, c'est une occasion cependant de discerner où se trouvent le mieux assurées la foi et la religion du peuple encore chrétien? L'histoire ne montre-t-elle pas la fragilité d'apparentes fidélités dans les régions plus attachées à leur folklore qu'aux sacrements? N'est-ce pas précipiter la déchristianisation que de retenir sur des objets secondaires ou contestables le sentiment religieux des fidèles, qui, de plus en plus, sont sollicités par les exigences critiques de l'instruction qu'ils reçoivent ou de l'opinion qui les entoure?

14. Dans combien de paroisses, rurales surtout, il y a ce dimanche plus de monde à la messe que le jour de Pâques, plus même que le Jour des Morts ou de la Toussaint.

On percevrait alors que l'attention ramenée sur les données essentielles de la foi, que le retour à ce que l'Église propose de plus authentique, doit être le souci majeur des pasteurs qui ne veulent pas se laisser abuser par les facilités et les succès immédiats. C'est en ce sens, on n'en peut douter, qu'il faut comprendre le pape, lorsqu'il affirme n'obéir qu'à ses responsabilités pastorales. Plus les chrétiens seront enracinés dans la richesse substantielle du Mystère divin, plus authentique sera leur foi, plus féconde et plus joyeuse sera leur religion<sup>15</sup>.

PAUL DONCOEUR, s. j.

15. Il n'est pas douteux que Rome prenne en sérieuse considération la question si délicate, mais si pressante, de l'usage des langues vivantes. Pour ce qui regarde les cérémonies de ce dimanche des Rameaux, demeurées chez nous les plus populaires, deux cas sollicitent la bienveillante attention des liturgistes romains. Ayant le souci évident de faire participer étroitement le peuple à la liturgie, ils ont certainement compris l'inquiétude qu'éprouvent les curés, s'ils doivent, par exemple, imposer à l'assemblée le long chant en latin, capital en l'occurrence, de la *Passion*. Quelle solution prendre ? Le fait que le latin n'est pas perçu suffisamment ne peut être mis en doute. Or, toutes les tentatives de remplacement souffrent de grosses difficultés. Il ne peut être question évidemment de faire suivre le chant latin par une lecture en français. La longueur de la cérémonie en serait accrue à l'excès. « Doubler » le chant latin par une proclamation en langue vulgaire n'est pas pensable. Laisser les fidèles se plonger dans la lecture de leur missel, c'est les obliger à un comportement individualiste contre lequel va tout le mouvement liturgique. On sait, par ailleurs, la puissance d'évocation qu'a une lecture solennelle en français par trois lecteurs. Peut-on en frustrer le peuple chrétien ?

Les chants durant la procession, surtout puisque l'on souhaite une procession *longior*, en sont évidemment l'élément majeur. L'*Ordo*, qui laisse une vraie liberté dans le choix d'hymnes ou de psaumes à la gloire du Christ triomphateur, ne parle pas de chants en langue vernacule. On peut sans doute admettre l'analogie avec tant de processions, y compris celle de la Fête-Dieu, où les chants en français sont d'usage général. S'il est capital que le peuple se sente activement inclus dans la joie de l'Église, il lui est nécessaire pour cela qu'on le fasse chanter en sa langue.